**Images et impressions sur les rapports des êtres humains avec les animaux**

Par Donat Gagnon

**Quelle image se fait-on du monde animal ?**

La question a beau être simple, la réponse est fort complexe. La diversité des espèces animales est un fait observable et de plus en plus accessible grâce aux moyens de communication télévisuelle. Outre l’observation, il y a la perception de chacun qui regarde avec les moyens de sa sensibilité. Est-ce le regard du contemplatif transporté d’admiration devant la beauté animée d’un chat, d’un chien ou d’un cheval, ou encore d’un oiseau, d’un couple d’oiseaux faisant leur nid pour accueillir leurs oisillons ? Ces faits d’observation suscitent déjà des questionnements qui ont des consonances métaphysiques semblables à celles que les humains se posent sur eux-mêmes : d’où je viens, qui suis-je, où je vais ? En somme quelle est ma destinée ? Et bien sûr, quel genre de destinée pour les animaux ?

Oui, ces animaux qui rivalisent de beauté parfois ont-ils une destinée ? Nous accompagneront-ils dans la nôtre ? Étant donné que leur compagnie actuelle les fait proches de nous. Il doit bien y avoir des points de rencontre entre la nature animale et l’humaine tout en respectant les caractères respectifs des espèces et leurs degrés dans l’échelle des êtres. Ici on risque les faux pas, de tomber dans les catégorisations qui s’éloignent complètement de l’esprit contemplatif.

Pour le contemplatif, comme pour l’authentique sage, la différence entre les espèces vivantes et l’homme n’est pas si grande qu’on le prétend dans les discours pompeux de la supériorité de l’homme. Et je précise que les plus sages le disent. Par exemple un contemplatif comme saint François d’Assise quand il parle de sa sœur Lune et de son frère Soleil; de la même façon il traite les êtres animaux et les oiseaux comme étant ses frères et sœurs. Un tel regard, une telle reconnaissance fraternelle ne s’expliquent que par la conscience de l’interdépendance ordonnée de tous ces êtres dans un monde unique. Par ailleurs, on rencontre des personnes qui font preuve d’une attitude maternelle ou paternelle envers tous les êtres vivants. C’est personnes ont compris que les humains ont le devoir de les protéger, voire de les aimer. Mais comment justifier ou fonder un tel regard contemplatif ?

Du moment qu’il existe, un tel regard se passe des justifications et des démonstrations logicomathématiques. Il appartient aux domaines de l’âme et de l’esprit. Son mode de compréhension relève de la relation cœur à cœur et de la communion des âmes et des esprits.

-- Oh mais ! Les animaux là-dedans n’y ont point part puisqu’ils n’ont pas d’âme, très peu d’intelligence, et leur peu de sentiment fait qu’ils se dévorent entre les espèces.

-- Vous monsieur le sceptique, où avez-vous appris que les animaux n’ont pas d’âme, si peu d’intelligence et encore moins de sentiment ?

-- Ah bien, à l’école quand on étudie le classement des espèces. Il y a des espèces qui ont arrêté leur développement à des stades très primitifs qui les privent de l’attribut de l’âme. Un animal c’est un genre de matière utilisable ou exploitable pour les besoins de l’homme. On dit quelque part que l’homme détient le pouvoir sur la Terre et sur les êtres qui y vivent. En quelque sorte il a le devoir de les dominer, d’en faire ce qu’il veut. N’y a-t-il pas eu des théologiens qui auraient soutenu une telle thèse ?

-- Il est vrai que les théologiens ne sont pas tous de l’école de saint François. Certains se rattachent davantage à la pensée du philosophe René Descartes et à ses suivants qu’à l’esprit traditionnel qui accorde aux animaux la dignité de créatures divines appelées elles aussi à la résurrection. Saint Paul appuie fortement cette idée; et le livre de Job y fait aussi allusion. Le chien de Job subit le même sort que ce dernier; le plus fidèle ami de l’homme donne des signes de le suivre dans tous ses déplacements, jusque dans les états d’après mort. Les témoignages en ce sens ne manquent pas aujourd’hui même. À ce moment là, le sceptique me fit signe qu’il aimerait bien connaitre la pensée de monsieur Descartes sur les animaux.

**Le point de vue de René Descartes sur les animaux.**

Sans entrer dans les tenants et les aboutissants de sa pensée, je peux relever de la conception de ce penseur, des affirmations qui ratatinent considérablement la réalité et le statut reconnus à l’animal par les sociétés traditionnelles; parmi celles-ci, j’inscrirais aussi l’animisme et le chamanisme qui ont de nombreux adeptes à travers le monde, en Amérique, en Afrique, en Asie, par exemple au Japon avec son shintoïsme. Descartes ne manquait pas d’intelligence mais beaucoup d’histoires le troublaient. Pour cette raison, il s’arrangeait pour les faire oublier, et cela intéressait beaucoup de monde pour qui l’inconnu fait peur. Soulever la question de l’âme et les expériences qui s’y rattachent, cela jette déjà certaines personnes dans le scepticisme et le trouble. Par ailleurs, si l’on veut utiliser les animaux sans blesser la sensibilité humaine, on n’a qu’à se convaincre que l’animal n’éprouve pas de la douleur, de la souffrance et de la conscience. René Descartes a appris au monde à ignorer la sensibilité animale. Il a influencé avec ses collaborateurs la perception de l’homme moderne à l’endroit de la gent animale. Il affirmait avec le plus grand sérieux que l’animal est une machine; il est construit et se comporte comme une machine, c’est tout. Il appartient à la catégorie de l’étendue spatiale du corps.

-- Qu’est-ce qu’il peut bien y avoir de troublant dans l’étendue spatiale, reprit monsieur le sceptique ?

-- Chez Descartes, le monde des corps est connaissable par l’étendue mesurable. L’étendue est un concept essentiel de la géométrie plane et analytique que ce philosophe rationaliste a développée. Quand on acquiert l’art de pratiquer ce type de géométrie, on découvre qu’on peut l’appliquer à n’importe quoi. Ainsi, on peut arriver à formuler des connaissances générales presque sur tout. Comme l’étendue spatiale est une façon de regarder les corps avec l’esprit de géométrie, il y a lieu de s’inquiéter des conséquences qui peuvent en résulter. En effet, l’habitude des chercheurs et des consommateurs de mesurer les corps avec la règle, le compas et la balance, si utile dans les travaux pratiques, a pour effet de ne révéler de la réalité des corps que l’information déjà impliquée dans la grille analytique sans plus, puisque le reste n’est pas très important; ce n’est plus la science !

C’est ainsi que l’animal en devenant un objet de cette science perd sa qualité d’âme aux yeux d’un très grand nombre. Puis, en vertu de la conception dualiste de ce philosophe qui s’applique à ignorer le plan de l’âme, ou plan intermédiaire entre le corps matériel et l’esprit de la conception traditionnelle, il faut conclure d’après ses principes que l’animal n’a pas d’âme et que son corps est une machine à la disposition de l’homme-esprit. Il affirme aussi que le corps de l’homme est également construit sur le modèle de la machine animale. Pour cette raison, il entrevoit qu’on pourra réparer le corps-machine comme on change la pièce défectueuse d’un véhicule. La médecine moderne a travaillé durant près de quatre siècles à réaliser ce rêve de Descartes. Il y a des résultats tangibles, surtout en matière de chirurgie. C’est à croire que la science médicale a réussi ce tour de force. Toutefois, cette entreprise plus ou moins illusoire et temporaire se met au service du point de vue le plus matériel de la réalité humaine et animale. Cela prête à conséquences.

-- Quels genres de conséquences ?

-- À première vue, on tire une grande fierté, même une grandeur morale, dans le fait d’atteindre au parfait contrôle de la machine-vivante. Certains caressent l’espoir de parvenir dans cette voie à l’immortalité matérielle. La théorie mécaniciste ou mécaniste de Descartes (c’est ainsi qu’on l’appelait fièrement au XVIIe siècle) a contribué à bouleverser la perception de l’homme moderne à l’endroit de l’environnement terrestre et des êtres qui l’habitent. Par sa conception de l’étendue mesurable, Descartes prétendait n’affecter en rien la réalité du corps. Ce dont on peut douter car il aurait plutôt contribué à ce qu’on voit les êtres vivants comme des choses, tout simplement parce que les corps soumis à ce genre de mesure (la règle, le compas et la balance) ignorent certaines caractéristiques au profit d’une lecture abstraite qui évacue la perception du vivant. Wolfgang Smith, en philosophe physico-mathématicien, s’est profondément intéressé à cette question dans son livre *Sagesse de la cosmologie des anciens : Les cosmologies traditionnelles face à la science contemporaine.* (Préface de Jean Borella, Traduction de l’américain par Jean-Claude Perret et Pierre-Marie Gigaud, publié aux Éditions L’Harmattan, 2008. Collections Théoria, 324 pages).

Dans son analyse critique de l’évolution des cosmologies scientifiques, cet auteur évoque les tentatives des sciences contemporaines à vouloir imposer des grilles abstraites qui éloignent de l’authentique perception de la réalité du corps. Les résultats ou les fruits d’un tel langage, y compris celui de la chimie si largement répandue, nous ont donné l’image d’un monde artificiel en perte de vitalité saine. Par chance qu’il y a d’autres points de vue plus forts que l’entropie et la mort pour compenser l’irréductible fatalité des effets de la science du bien et du mal ! Comme Wosfgang Smith, il y eut d’autres penseurs qui se sont élevés contre ce courant.

**Gabriel Marcel le philosophe de l’Être et de l’Avoir**

Il était temps qu’un philosophe français prenne la défense du sujet humain en dehors du cadre rigide du rationalisme de Descartes. Quand on ne voit plus l’absurdité dans le fait d’évaluer la valeur de l’humain en terme de quantité numérique, c’est le signe que l’homme lui-même est devenu un simple rouage interchangeable de la « machine de production » et « de la consommation ». Le mouvement de la machine est fascinant et impose à l’homme son mouvement artificiel et aliénant, plus ou moins selon les points de vue. La technique prétend libérer l’homme mais il est prisonnier plus que jamais de son rythme.

Personnellement j’ai mis du temps avant de comprendre une expression du philosophe de l’être et de l’avoir, je parle encore de Gabriel Marcel dans un de ses énoncés philosophiques : « je suis mon corps ». À première vue cette affirmation me semblait ramener tout l’être à ce qu’on entend généralement par le corps, c’est-à-dire un composé de matière vivante. Une telle réduction me plaçait devant le choix d’avoir à la rejeter ou au contraire à la comprendre tout autrement. Si je m’en tenais à la première interprétation, je devrais la rejeter car je ne crois pas que la réalité de l’homme et même de l’animal se limite à la façon matérialiste de voir les êtres. Par contre, il existe une autre façon de voir qui permet de résoudre ce dilemme.

En relisant Gabriel Marcel et en fréquentant certains de ses amis dont Jean Prieur, je me suis rendu compte que par son énoncé « je suis mon corps » Gabriel Marcel se trouvait à ébranler le point de vue habituel et matérialiste réducteur. En fait par sa formule, il souhaitait que dans la considération de l’homme, on soit capable de se distancer du point de vue habituel de l’avoir pour regarder l’homme au point de vue de l’être, avec ses prolongements dans la matière et dans l’esprit. En fait, quand il dit « je suis mon corps », il se pose comme sujet spirituel. Cette option lui permet encore de dire « j’ai un corps », c’est-à-dire ce corps est une modalité de l’être que je suis; ce corps matériel nait, connait la croissance, se maintient en vie par la nourriture des fruits de la terre et connait le vieillissement et retourne à la poussière. Si l’on ne s’en tient qu’à cette modalité corporelle matérielle, on est condamné à l’entropie et à la mort; par contre, le point de vue de l’être représenté par l’énoncé « je suis mon corps » s’affirme déjà comme existant dans une subjectivité et dans une subtilité qui désire se prolonger et survivre dans un corps-sujet-spirituel-personnel, qui est celui des plus grandes espérances de Vie et de Résurrection. Gabriel Marcel a eu le mérite de trouver le chemin d’un tel énoncé théorique. Jean Prieur a poursuivi l’entreprise dans une trentaine de livres très documentés dans lesquels les êtres vivants ont des « droits » d’existence.

On aura remarqué qu’entre ces deux pôles de la réalité, il y a tous les degrés d’existence des êtres vivants, tous les états des parcours des êtres particuliers qui sont animés : les plantes, les êtres vivants dans l’eau, sur terre et dans les airs, les esprits, les hiérarchies angéliques… les défunts ressuscités et les glorifiés. On aura remarqué aussi que l’âme est attribuée à tout ce qui vit au plan matériel et à des plans invisibles (ou plus ou moins invisibles selon les sensibilités). Ce constat théorique peut être plus largement démontré et surtout illustré à l’aide des textes traditionnels et des expériences vécues de nombreux témoins. Même les animaux y prennent part. Descartes aurait sans doutes rejeté une telle éventualité, comme plusieurs aussi qui disent avoir lu la Bible et n’ont pas remarqué les nombreuses mentions des animaux. Pourtant en ouvrant la *Table pastorale* de la Bible au mot animal, on y trouve une bonne soixantaine de références au Livre, sans compter celles portant sur le vivant, les bêtes et les brutes. En lisant les textes, il est possible de changer son regard et de se délester de certains préjugés. À défaut de rencontrer les bonnes personnes, on peut trouver les bons livres qui peuvent faciliter notre approche d’autrui, de notre propre intimité spirituelle et du dialogue créatif. Est-ce que notre interlocuteur sceptique nous suit encore ?

-- Je suis toujours là mais je n’ai pas moins de questions. Je dirais même que mes doutes sont très résistants. Quand on me parle de la Bible, ça me fait penser à des histoires qui ne sont pas prouvées. Pour cette raison, c’est peu crédible à mes yeux.

-- Ce que vous dites me rappelle une impression que j’ai quelquefois vécue au contact de certaines personnes qui disaient avoir lu quelques textes de l’Ancien ou du Nouveau Testament et ne pas avoir été transformées par ce genre de lecture. En leur demandant ce qu’ils avaient lu dans la Bible ou en tentant d’engager la conversation sur des passages précis qu’ils disaient avoir lus, je constatais qu’ils avaient très peu lu et très peu réfléchi sur des contenus. Il est vrai que beaucoup de gens sont absorbé par d’autres intérêts. Il y a aussi ceux qu’un texte reconnu inspiré peut laisser indifférents parce que ces personnes ne ressentent pas encore le désir de plus de compréhension de leur propre réalité et de leur entourage. Tant qu’on n’a pas connu un manque profond, un malaise existentiel, on ne semble pas prêt à se lancer dans une recherche de ce type. Mais nous ne sommes pas seuls. La vie se charge de nous provoquer avec son lot de petites épreuves. Les autres c’est-à-dire les humains et la pléiade des êtres vivants se chargent de nous harceler avec leurs dérangements et les questions qu’ils nous posent. Cela contribue à l’ouverture de la conscience et au questionnement personnel plus dynamique qui conduit aux désirs plus exigeants parce que plus fondamentaux. Au-delà de cette étape, il arrive parfois que le voile se brise pour laisser entrevoir que vraiment nous ne sommes pas seuls puisque notre propre vie et celle des vivants dans leur ensemble dépendent d’un même souffle créateur. Ce que je suis en train de dire peut se vivre de mille façons particulières et singulières. C’est comme s’il faut déjà avoir trouvé pour se mettre à chercher. Mais pourquoi encore chercher sinon pour mieux témoigner ?! En somme, quand on a vécu une expérience essentielle, la lecture d’un texte traditionnel ou simplement d’un texte inspiré n’est plus reçu comme une épreuve mais plutôt comme une belle et joyeuse récompense. Car le texte traditionnel vient confirmer la valeur d’une révélation personnelle. Un échange dynamique se fait alors entre le vécu personnel et le texte traditionnel, tous deux porteurs de signification.

-- Et cela donne quoi ?

-- Un témoin de plus ! Quelqu’un qui a touché à quelque chose d’essentiel qui peut prendre une multitude de noms presque équivalents : vérité, bonté, beauté, source, racine, amour, grandeur, lumière, vie, fraternité, solidarité, paix, justice, communion des croyants, interdépendance des êtres vivants, foi, connaissance spirituelle... Centre, Cœur et Joie.

Maintenant si l’on revenait à nos moutons, aux animaux de la bassecours et à tous les autres qui vivent d’un même souffle.

**Mes contacts avec les animaux**. Étant fils de fermier, j’ai eu le plaisir mitigé de vivre à proximité des animaux. On élevait des poules, des moutons, des porcs, des vaches laitières et leurs veaux, des chevaux de traits. Le chien et les chats faisaient toujours partie de la garde des lieux. Toute ferme a besoin de ces derniers pour avoir un certain contrôle sur la vermine.

Mon premier souvenir remonte à ma prime enfance. Ma mère m’avait installé dans une chaise haute dans l’enclos à poules à l’extérieur par une belle journée ensoleillée. Ma chaise me servait de poste d’observation et m’évitait le contact des saletés répandues par les poules sur le terrain. Ce fut une journée de bonheur inoubliable. Un concert donné par des poules amuse bien un enfant de moins de deux ans. Je pense avoir été seul dans la famille à l’avoir éprouvé puisque je peux encore décrire la scène des poules dans l’enclos attenant au poulailler, alors que mon frère de trois ans et demi mon ainé n’arrivait pas à se souvenir de cet emplacement jusqu’au jour où la chose fut confirmée par une vielle photographie. Vous savez, on se rappelle toujours plus des évènements et des personnes que nous avons aimés.

À l’âge de quatre ans, j’ai vécu une expérience beaucoup moins agréable. Je me suis fait mordre par le chien de la ferme qui en avait assez de m’entendre pleurnicher à la porte de la bergerie, à l’intérieur de laquelle ma mère était en train de faire la tonte des moutons. Pourquoi ces pleurs, aurait pu demander le sceptique ? Simplement je désirais être à proximité de ma mère. Durant six mois j’avais été séparée de celle-ci pour passer tout ce temps avec mes parrain et marraine. On peut comprendre que je voulais combler le vide causé par mon éloignement de deux personnes très chères, en me rapprochant enfin de ma mère. Celle-ci savait que ma présence rapprochée aurait pu déranger les brebis. Mon récent retour à la maison ne m’avait pas encore permis de fraterniser avec le chien des lieux. Pour la fin de l’histoire, ce chien bâtard ne m’aura appris que la peur et laissé en guise de souvenir la cicatrice d’une dent de chien. Ensuite les ruades d’une jument et les morsures d’un cheval m’ont fourni des motifs de les craindre. Il faut en finir avec la peur, mais comment ?

La ferme traditionnelle de moyenne dimension abritait plusieurs espèces animales parce qu’on visait l’autosuffisance alimentaire et variée pour couvrir les besoins familiaux de l’année; et la balance des produits de ferme était écoulée aux marchés locaux, dans les coopératives laitières, céréalières et les boucheries. La diversité des travaux supposait des compétences qui n’étaient pas toujours au rendez-vous. Par exemple, l’abattage des bêtes pouvait tantôt prendre la forme d’une corvée. À cette occasion, l’habitué du coin ou le grand-père bon manieur de couteau devait se charger du sacrifice sanglant. Ce genre d’expérience obligé a horrifié ma conscience à chaque fois. Quand le grand-père n’était plus disponible, il fallait bien s’acquitter nous-mêmes de cette tâche, surtout en décembre. Avant le jour fatidique, mon père devenait plus anxieux. Cela se lisait à travers sa difficulté de choisir la bête à équarrir comme on l’entend de nos jours. Un après midi de décembre, alors que mon père sommeillait, mon frère et moi nous avions pris la décision d’abattre la « grande-noire », la vache préférée de mon père. Depuis quelques années, les « tireurs » de vaches souhaitaient que la « grande-noire » soit abattue pour le motif qu’elle n’aimait pas les jeunes qui s’approchaient d’elle pour la traire. Nous avons réussi notre coup, mais ce ne fut pas sans difficulté. Nous avons compris ce jour-là comment la bête, sentant sa mort venir, peut transmettre son anxiété à tous les animaux de l’étable. J’assume que ces animaux ne manquent pas de sentiment…

Nous étions en train de sortir les entrailles du corps de la vache quand le père est entré dans la batterie de la grange. Il s’y connaissait très bien pour la suite des opérations. Notre père ne nous a adressé le moindre reproche. Son anxiété avait pris fin. Le lecteur peut comprendre que ce genre d’évènement m’éloignait de toute ambition d’être fermier. Mais de tout cela n’allez pas conclure que je détestais les animaux. Au contraire, la douleur morale que j’éprouvais était, à la réflexion, une marque d’amour. Elle se manifestait au travers de la sensibilité, tandis que l’indifférence se passe de sensibilité. J’avais d’autres intérêts. Ma passion affirmée très tôt pour la connaissance a facilité mon acceptation de l’offre qui m’était faite d’entrer au collègue classique.

**Surmonter la peur de l’animal**

Au cours de la vingtaine, j’ai adopté un chien et quelques autres par la suite. Ils m’ont aidé à surmonter presque entièrement ma peur instinctive. Je dis « presque » car les « bergers » ne m’inspiraient toujours pas confiance, et de plus, à deux reprises, j’ai frissonné de frayeur devant un chien épagneul. La seconde fois remonte à quelque cinq ans. L’épagneul s’est présenté au moment où je mettais les raquettes pour faire une marche hivernale sur mon terrain forestier. Je n’avais jamais rencontré ce chien et je doutais de son amitié. Que faire ? Mais voilà qu’un petit chien du voisin s’amena et sauta vivement au cou de l’épagneul qui faisait dix fois sa grosseur. À voir l’insistance du petit pour faire arrêter le grand chien, je compris qu’il lui parlait… et la suite confirma cette impression. L’épagneul s’est calmé. Ma femme et moi, nous nous sommes engagés dans le sentier de la terre à bois; et les deux chiens nous ont suivis comme deux bons amis. Après quelque sept ou huit minutes, ceux-ci sont retournés à leur campement sur la terre voisine.

**S’intéresser à l’étrangeté des animaux**

Cette expérience m’a permis de comprendre quelque chose au langage des animaux. Si nous ne les comprenons pas, eux ils se comprennent. Plusieurs faits montrent que nous avons intérêt à les comprendre. Le petit chien Loulou de Poméranie de ma fille savait se faire comprendre par la qualité de son regard et de sa posture qui forçait notre attention. De plus, certains animaux familiers peuvent être porteurs de messages. (La fidélité du chien à son maitre est exemplaire au point qu’elle peut s’exercer au-delà de la mort. Dans certaines circonstances, son comportement met au défi la conception qu’on a des animaux. Pour illustrer la dernière phrase je dois me reporter à des témoins fiables de la profondeur du vécu expérientiel et du prodigieux. )

Passons à des exemples moins personnels. Par exemple, comment comprendre que les oiseaux et les quadrupèdes, pressentant l’imminence d’une catastrophe, se déplacent à temps en lieu sûr ? Comme d’habitude l’observation fréquente de ce phénomène a donné l’idée aux scientifiques d’inventer des appareils très sensibles capables de détecter des vibrations que les sens humains ne perçoivent pas. Mais ces appareils n’ont en rien augmenté la capacité humaine de ressentir et ne servent la plupart du temps qu’aux reporters pour décrire la gravité des catastrophes. C’est ce qui s’est produit lors du grand tsunami du 26 décembre 2004 touchant plus de 7 pays du Sud-est asiatique et de l’Océan Indien. La vague qui atteignait 30 mètres à certains endroits a tué 225 000 personnes, sans compter les blessés. Le tsunami était provoqué par un séisme sous-marin de 8.9 (échelle Richter) au large de l’Indonésie. On a vu les animaux monter sur les collines alors que les humains se prélassaient sur les plages touristiques pour les uns, ou vaquaient à leurs travaux quotidiens pour les autres.

Que l’on appelle cela sentiment, pressentiment, monition, prémonition, ce sont tous des mots qui désignent la capacité des âmes de ressentir les résonnances à différents niveaux de la réalité, à capter des messages dont on ne sait d’où ils viennent et à les rendre conformément à ce qu’exige la situation.

-- Ah oui mais cela c’est l’instinct !

-- Monsieur le sceptique, je vois que votre réaction n’est pas moins instinctive; je dirais même qu’elle est plutôt l’effet d’une habitude chez vous. L’instinct que vous prêtez aux animaux présente, selon moi, plus de subtilité que vous n’en percevez vous-même. D’autres avant moi ont dit que l’instinct est la chose la moins bien définie. Effectivement l’instinct peut tout aussi bien concerner des facteurs subconscients ou inconscients que des impulsions provoquées par le supra-conscient (ou le sur-conscient). Aussi bien dire que l’instinct représente la part d’inconnu qui commande l’action. Ce qu’on appelle instinct chez l’animal est l’expression spontanée de sa loi de nature spécifique. Chaque cas d’espèce semble jouer un rôle ou remplir une fonction qui s’accorde avec l’harmonie de l’ensemble cosmique.

Quand je faisais allusion aux animaux familiers pouvant être porteurs de messages, je pensais justement à des cas bien documentés qui démontrent que des animaux peuvent vivre ou se manifester dans les situations les plus incroyables pour sauver quelqu’un, prévenir d’un décès, inviter à produire une œuvre, etcétéra. Leur intervention quelquefois verticale surprend l’humain très porté à cloisonner les animaux sur l’horizontalité matérielle. Rien de mieux que des exemples pour donner du poids aux énoncés et arguments.

**Un chien du nom de Nigel**

Je commence par le cas de Nigel, un grand colley blanc, chien de garde de Mrs Wittlesey femme de pasteur. Le fait a d’abord été publié dans *The Strange World of Animals and Pets* et il fut repris par Jean Prieur dans son livre *L’âme des animaux* :

« Ruth Wittlesey exerçait la fonction de surintendante d’une maison de convalescence de Hawthorn (Californie) rapporte Jean Prieur. En mars 1940, au milieu de la nuit, elle fut appelée au chevet d’une pensionnaire à l’agonie. Elle habitait assez près de son lieu de travail pour s’y rendre à pied, mais il lui fallait traverser un parc désert sans éclairage. Comme elle s’engageait dans cette zone sinistre, deux hommes en auto s’arrêtèrent à côté d’elle. Elle se mit à courir, ils la poursuivirent. À ce moment là, surgit Nigel, son redoutable chien de garde, un grand colley blanc. Il se plaça entre elle et les malfaiteurs qui n’insistèrent pas. L’animal accompagna sa maitresse jusqu’à la zone éclairée et disparut aussi mystérieusement qu’il s’était montré. Quand Ruth se fut remise de sa frayeur, elle réalisa que Nigel était mort l’année précédente. » (Jean Prieur, *L’âme des animaux*, Paris, Robert Laffont, 1986, p. 131)

Voilà ce que j’appelle un évènement signé par la verticalité. L’invisible donne un signe concret de sa présence pour aider la maitresse d’un chien; celui-ci décédé depuis un an donne en intervenant, une preuve de sa survie. Ceux qu’on a aimés se tiennent prêts, ils survivent et peuvent parfois donner signe de vie sur le plan terrestre. On savait que les saints défunts intercèdent pour nous, mais les animaux familiers feraient-ils aussi partie de la communion des saints ? La coexistence des animaux et des humains est-elle compatible sur un autre plan d’existence comme elle l’est d’ailleurs sur le plan terrestre ?

**Le chien de Job**

J’ai mémoire de deux cas de chien dans l’Ancien Testament. Le livre de Job fait état de la confiance et de la fidélité de Job envers son Dieu. Job était très riche mais homme bon. Un jour ses affaires se mirent à mal tourner. De jour en jour, il perdait ses biens, et plus il en perdait, plus ses adversaires le harcelaient sur les causes de sa déchéance et ceux-ci voulaient qu’il renonce à son Dieu qui, selon eux, ne lui apportait aucune aide. La sècheresse et la famine faisaient que ses bestiaux mouraient. Puis Job avait un chien, dit le livre, et ce chien était comme Job, c’est-à-dire fidèle à son maitre. Vous voyez que la fidélité du chien envers son maitre remonte à très loin.

Ariane Buisset dans *Le Dernier Tableau de Wang Wei : Contes de l’éveil*, (Paris Albin Michel 1988) p.95, plus précisément dans son conte *Le chien de Job*, a donné un prolongement à l’histoire de Job. « Tant que Job fut riche, dit l’auteure, ce chien fut gras et prospère, car tel père, tel fils, et tel homme, tel chien, mais quand Dieu se mit à faire pleuvoir toutes sortes de calamités, le chien qui n’était en rien concerné, pâtit aussi. Le comble est que la Bible ayant été rédigée uniquement par des humains, ce fait est complètement oublié ! Ah l’ingratitude de cette race ! Elle méritait bien le déluge ! » Cette histoire nous rappelle combien la conception anthropocentrique fait peu cas du destin des animaux. Avant de passer à un autre exemple, je tiens à ouvrir la parenthèse que voici :

**Le statut des animaux dans la Genèse**

D’abord je veux rappeler que dans la Genèse IX, 8 à 17, l’Éternel-Dieu répète cinq fois : « Pour moi je veux établir mon alliance avec vous et avec votre postérité après vous, avec tous les êtres vivants qui se trouvent avec vous, oiseaux, bétail, et tous les animaux de la terre qui sont avec vous. » Il s’agit d’une alliance faite avec des être intelligents, conscients et libres; et les animaux sont concernés dans l’énumération. De plus en Genèse IX, 5, la responsabilité animale est reconnue; cela implique la reconnaissance d’une âme individuelle, consciente et libre. Ensuite l’alliance se gâte.

**Les potentats de l’horreur**

C’est sous Nemrod fils de Kush, raconte la Genèse, que l’Alliance divine-humaine-animale fut rompue. Le potentat de Nemrod, fondateur de villes, s’était engagé dans la voie des massacres d’animaux sous des prétextes sportifs. Ceux-ci furent suivis de massacres d’humains, de tortures et de camps de concentration... Le XXe siècle avait déjà ses précédents. L’utilisation des animaux pour faire toutes sortes de tests médicaux ou vivisections, à notre époque, a aussi été suivie par des tests sur la chair vive des humains. Rien de nouveau sous les potentats de l’horreur, n’est-ce pas ? La paix rompue entre les espèces est un fait observable, sauf exceptions car il y en a. L’état messianique est potentiellement à nos portes. Les bêtes ennemies arrivent à coexister et à sauver les petits de d’autres espèces parfois.

J’ai eu le bonheur de constater ce fait plusieurs fois ces dernières années. Par exemple, la femelle orang-outang, qui venait de donner naissance à son petit dans un arbre, doit déguerpir à la vue d’un léopard qui vient l’attaquer. Le petit laissé-là sur la branche, voire en suspension autour de la branche, est attrapé par le léopard qui le relève de sa fâcheuse posture. Il prend le petit sur lui dans l’attitude d’une mère protectrice. Quelle vertu ! Que cela est beau ! Il y a beaucoup d’autres cas semblables qui nous obligent à repenser notre rapport aux animaux.

**Dans la lignée franciscaine**

Saint François d’Assise avait dû penser à cela et tenté de tout faire pour rétablir une certaine harmonie. Il a été suivi par un petit nombre. Le pape François est dans la ligne de saint François si l’on en juge par le nom qu’il a choisi et son encyclique *Laudato si.* C’est un dossier lourd à porter car les adversaires ne manquent pas. Les destructeurs de la terre et de ses petits ne défendent que leurs intérêts économiques et s’engagent des détracteurs pour discréditer ceux qui plaident la cause des êtres vivants. En prenant parti pour les pauvres, ce pape propose un changement d’attitude à l’endroit des vivants et de leur maison commune, bien sûr la terre. De plus, il cherche à renverser la mentalité défaitiste et les comportements irresponsables. Son action courageuse pour empêcher de verser dans la tentation du suicide collectif rendu possible par les moyens techniques n’ont d’égal que l’esprit de compassion et de miséricorde de son discours; de quoi faire naitre en l’humain une nouvelle confiance spirituelle et le courage des décisions qui conviendraient pour le bien de tous.

**La chienne Mascotte**

Je ne veux pas m’attarder sur de nombreux cas d’animaux qui ont des comportements prodigieux. Je vais plutôt présenter une histoire vécue de Jean Prieur en présence de Marguerite qui pratique l’écriture automatique et de son amie Michelle. Marguerite pratique un don tout en étant sceptique et critique, tandis que Michelle croit aux messages sans avoir le don d’écriture. Par un après-midi ces deux femmes et Jean sont réunis.

Jean demande : Y a-t-il des animaux autour de nous ?

Réponse de l’au-delà par l’intermédiaire de Marguerite qui lisait au fur et à mesure ce que sa main écrivait : « Oui, il y a plusieurs chiens et chats, comme tout le monde, mais aussi un poney, une chèvre et un singe. »

-- Allons, tout ça n’est pas sérieux, s’esclaffe Jean.

Michelle, l’amie de Marguerite, intervient :

-- Mais si ! quand j’étais petite, j’ai eu effectivement des chiens et des chats, comme tout le monde, mais aussi un poney, une chèvre et un singe.

Jean la sent à la fois blessée par son hilarité et très émue de savoir que ces petites âmes se sont rassemblées autour d’elle.

Et Marguerite continue à écrire : « Quant à toi, Jean, il y a près de toi un berger allemand. »

-- Ah ! revoici Mascotte qui doit trouver le temps long de l’autre côté. Elle (la chienne berger allemand) se manifeste d’autant plus facilement qu’elle était médium en ce monde. Un après-midi de 1930, elle avait hurlé à la mort pendant un bon quart d’heure. Le soir même, arrivait un télégramme annonçant la mort de mon petit filleul âgé de cinq ans. Chose curieuse elle n’avait jamais rencontré cet enfant, aucun lien affectif ne la rattachait à lui. Le décès avait eu lieu dans l’après-midi à Audincourt, près de Montbéliard, et nous habitions à l’époque Maisons-Laffitte : cinq cents kilomètres nous séparaient. (Dans ce genre d’expérience, la distance n’a aucune importance pour les humains comme pour les chiens.)

Jean demande encore à Marguerite :

-- Est-ce que cette chienne est sans cesse auprès de moi ?

-- Non, elle te rejoint seulement dans la petite maison.

Marguerite ignorait à la fois l’existence de la chienne et de la petite maison des coteaux de Cergy. Quelques années plus tard dans ce lieu champêtre, Jean a senti sur le dos de sa main droite se poser un museau frais. Par contre, il n’a rien vu, rien entendu. Ce fut très net et très fugitif. Il l’a rencontrée périodiquement en songe. Il l’a revue en 1979, elle était devenue toute blanche et il lui disait, la croyant toujours sur le plan terrestre : « Mais tu as cinquante ans maintenant, on a jamais vu un chien atteindre cet âge-là ! »

Il y a plus. « Le 3 janvier 1981, dressée devant moi (Jean Prieur), elle posait ses pattes sur mes genoux et par télépathie (langage cœur à cœur) me disait : « Il est temps d’écrire ce livre sur les animaux ! » Je comprenais qu’elle me le demandait au nom de ses frères de race.

« Pourquoi ai-je cinq ans de retard ? Pourquoi ai-je tant tergiversé ? Je le sais maintenant. Parler des animaux, c’est prendre connaissance d’une documentation terrifiante, c’est faire une plongée dans l’horreur et explorer l’abime des aberrations et des cruautés humaines; cela dans tous les siècles et principalement dans le nôtre (XXe s.). C’est pénétrer dans un univers de cauchemar, c’est assister au massacre des innocents et se promener dans le jardin des supplices. (…) C’est assister à l’effondrement de la plupart des valeurs morales, philosophiques et religieuses sur lesquelles sont fondés notre édifice mental personnel et notre civilisation. » \*

En guise de conclusion

Je m’excuse auprès de tous les êtres vivants dont on ne célèbre pas assez toutes les vertus. Toutefois, il faut reconnaitre aux sciences naturelles, le mérite de présenter des visages du monde animal qui imposent souvent notre respect.

La manière dont est présentée la mort est déterminante pour accepter les plus grands enseignements spirituels de l’Église catholique et des autres Églises qui croient en la Résurrection du Christ mais aussi des êtres individuels, y compris des animaux, si on a bien lu saint Paul, entre autres ses Épitres aux Corinthiens. Des siècles de méprises sur l’âme des animaux en contradiction des textes fondateurs donnent à réfléchir et à proposer des prises de conscience. Il reste à espérer que le message du présent pape François sur cette question, soit bien entendu.

La reconnaissant de la dignité « d’êtres vivants ou d’âmes qui souffrent les douleurs de l’enfantement dans l’attente de la résurrection » n’enlève rien à la destinée spirituelle de l’homme et de la femme. Il peut bien y avoir de la hiérarchie fonctionnelle, mais personne ne s’élève spirituellement en niant la fraternité des créatures qui proviennent d’un même Créateur. Que l’homme soit davantage esprit qu’il n’est âme se défend. Par contre beaucoup d’animaux donnent des signes de la survie ou de la première résurrection. L’accès à l’éternité est autre chose qui repose sur le désir et le choix libre de l’homme, et pourquoi pas aussi des animaux qui savent reconnaitre, quand c’est le cas, le rayonnement bienveillant des humains ? Quels saints serons-nous si nous n’avons pas de compassion pour les animaux et tous les petits ?

De plus, le caractère insondable ou inconnaissable de l’Infinité divine est peut-être attribuable au fait que Dieu est plus que le Visage humain de Dieu. Avec tout le respect qui est dû à ce Visage divin qui nous sauve et nous fait vraiment Fils et Filles de Dieu.

Donat Gagnon

22 mai 2016

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

\* Ce dernier récit de la chienne Mascotte est largement inspiré des pages 128 à 130 de *L’âme des animaux.* Par Jean Prieur, (Éditions Jai lu 1986, publié aussi chez Robert Laffont)

Jean Prieur, *Cet Au-delà qui nous attend*, Paris, Éditions François Lanore, 1974 et 1977,

Jean Prieur*, Les témoins de l’invisible*, Paris, Fernand Lanore, 1981

Jean Prieur*, Les  « morts » ont donné «Signes de vie »*, Paris, Éd.Fayard, 1976, Éd. Fernand Lanore, 1984.

Florence Faucompré, *Nos animaux et l’Au-delà* *: Comment ils nous aident et se manifestent,* Paris, Éd. Lanore poche, 2011,